1.54

CORPS LÉGISLATIF.

Case FEC 22746

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

DE MATHIEU DUMAS,

SUR la réſolution qui déclare que les Armées d'Italie, de Sambre-&-Meuſe, & de Rhin-&-Moſelle, ont bien mérité de la patrie & de l'humanité.

Séance du 8 Floréal, an 5.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

SOUFFREZ que je ſuſpende un inſtant, à mon tour, votre délibération & votre empreſſement à couronner nos vaillantes armées.

Jamais je ne dus aborder cette tribune avec plus de confiance; j'y viens unir votre joie à la joie publique, & lui prêter mon organe : mais trop ému moi-même des ſentimens qui vous

THE NEWBERRY LIBRARY

animent, je ne puis que les faire éclater, quand je voudrois les exprimer dignement devant la République triomphante & devant nos armées victorieuſes.

C'eſt aujourd'hui qu'il nous eſt permis d'allier un juſte orgueil à la généroſité françaiſe.

Il eſt donc vrai qu'avec tout l'or, toutes les dépouilles de l'Orient, le gouvernement anglais n'aura pu aſſervir les nations à ſa politique, & affermir l'uſurpation des mers par le fléau de la guerre de terre!

Il eſt donc vrai que le génie de la liberté a prévalu, & que le fer des Français aura achevé l'affranchiſſement de l'Europe!

Dans le moment où l'épée de l'Alexandre français tranche l'inextricable nœud de tant d'intrigues, il nous appartient de repouſſer, aux yeux des nations agitées, le reproche injuſte d'envahiſſement & de ſubverſion.

Il nous appartient d'accuſer, à notre tour, les artiſans des diſcordes ſanglantes & de la dévaſtation du continent, à nous qui n'avons ceſſé d'apeler la paix générale, qui n'avons pas craint de reprocher à notre propre gouvernement de n'en pas aſſez apprécier le bienfait & l'influence ſur l'affermiſſement de la République, à nous, qui, n'écoutant que la voix du peuple français, avons été ſes échos fidèles quand il falloit braver les ſoupçons les plus outrageans, pour exprimer les vœux de nos concitoyens.

Nous ne fûmes point alors retenus par la crainte d'élever les prétentions de nos ennemis en raiſon de notre empreſſement; nous ne balançâmes point à indiquer nous-mêmes les ſacrifices que la nation étoit diſpoſée à faire pour s'aſſurer la paix générale.

Certes, nous nous ſommes montrés modérés & généreux juſqu'au déſintéreſſement: lorſque l'Eſpagne, reprenant ſa place dans la ſphère politique, renonça au rôle trop équivoque d'une neutralité armée, & nous propoſa une alliance offenſive & défenſive, vous ne pouviez héſiter d'accepter avec joie ce gage de fidélité à la cauſe commune des puiſſances maritimes méridionales; & cependant, avec quelle attention, avec quel ſcrupule n'en diſcutâtes-vous pas les clauſes, n'en peſâtes-vous pas les conſéquences! vous ne

vouliez point, au moment où vous alliez doubler les forces navales de la République, donner à penſer à l'Europe que vous ne deſiriez pas la fin de cette horrible guerre auſſi ardemment que le témoignoient vos diſcours & vos actes publics, depuis que ſon objet étoit pleinement rempli.

Sans doute les progrès de nos armes en Italie, la ſituation de nos armées ſur le Rhin, le développement de nos forces toujours croiſſantes, à meſure que le nouvel ordre de choſes ſortoit du chaos de la révolution, ne devoient point donner au cabinet de Saint-James une eſpérance raiſonnable de nous contraindre à accepter, non point comme ſes plénipotentiaires affectoient de le dire, les conditions & les échanges qui importoient le plus à ſes alliés, mais bien les rétroceſſions qui pouvoient affermir ſa domination ſur les rivages de l'Océan, & faire rentrer les débris de la Hollande ſous le joug le plus peſant & le plus honteux qu'une nation vaincue ait jamais ſubi.

Mais ne laiſſons point détourner ſur ce miſérable jeu de diplomatie, ſur ces diſcuſſions vaines & ſophiſtiques, les regards de l'Europe fixés ſur le magnifique ſpectacle de nos derniers efforts pour conquérir la paix : qu'elle juge maintenant ſi c'eſt nous, ou l'Angleterre, qui l'avons repouſſée ; ſi Buonaparte, uſant avec une égale modération de la victoire, aux portes de Turin, devant le Capitole, ſous les murs de Vienne, n'a pas rempli l'attente & les vœux de la République, & ſi ce n'eſt point par cette même modération & par ſon humanité qu'il a conquis l'affection de la nation, plus encore que par ſes triomphes.

Eh quoi ! tandis que les vraies frontières de l'Angleterre, auſſi mobiles que ſes forteresſes flottantes, & les vents & les flots dont elle s'arroge l'empire, embraſſoient les trois quarts du globe, elle prétendoit ſeule fixer les nôtres ; elle attiſoit le feu de la guerre continentale ; elle nous forçoit de commettre au ſort des armes ce qui, depuis long-temps, ne lui étoit plus ſoumis, l'exiſtence de la République françaiſe !

Eh bien ! le ſort des armes en a décidé, & ce n'eſt pas cette fois l'aveugle fortune ; ce n'eſt pas la deſtinée des empires : c'eſt l'indomptable courage de nos défenſeurs ; ce ſont les talens ſupérieurs de nos généraux ; c'eſt le génie de

Buonaparte, qui ont terminé cette querelle, la plus mémorable depuis la civiliſation de l'Europe, & la plus importante aux ſociétés humaines.

La paix que nous ſommes ſur le point de conclure va peut-être diſſiper une grande illuſion, & mettre dans tout ſon jour la différence des intérêts d'une puiſſance uniquement maritime, avec ceux d'une puiſſance uniquement continentale. Nous aurons, citoyens, d'autres occaſions de faire connoître la difficulté de l'accord entre de telles puiſſances, & peut-être de ſaper utilement pour nos alliés, les baſes du coloſſe inſulaire de la politique moderne.

Il étoit facile de prévoir cet évènement, &, chez nos ennemis, leurs meilleurs citoyens l'avoient preſſenti, en conſidérant la ſituation de nos finances, & notre épuiſement apparent, ſi différent de leur épuiſement réel (puiſque le crédit des deux gouvernemens ſe meſure déja par leur marche en ſens inverſe du papier-monnoie aux eſpèces, & des eſpèces au papier-monnoie): les plus éclairés annonçoient que le Directoire exécutif de la République françaiſe ne manqueroit pas de profiter de l'impatience & du vif deſir de la paix que montroient le peuple & l'armée, & que la guerre offenſive ſeroit d'autant plus terrible cette fois, qu'elle ſeroit dirigée d'après de vaſtes plans, dont les premiers eſſais avoient été heureux, & dont les combinaiſons étoient, pour ainſi dire, nationales, liées aux principes, à la vigueur des nouvelles inſtitutions, peu connues aux étrangers, & difficilement praticables par d'autres nations.

Enfin l'exemple de Buonaparte & de nos guerriers d'Italie enflammoit le courage de nos armées ſur le Rhin & l'émulation de leurs généraux.

Et c'eſt alors que par une contradiction qui n'échappera pas à l'hiſtoire, on a de nouveau bravé, défié les vainqueurs; on nous a forcés d'être conquérans; on a de toutes parts ouvert l'Allemagne à nos invaſions, en affectant de ne prolonger la guerre que pour l'en garantir.

Que ne puis-je, mes collègues, en rappelant ici tous les motifs de la reconnoiſſance nationale, vous offrir le tableau des derniers évènemens de cette campagne, tel que l'hiſtoire devra le préſenter à la poſtérité!

Buonaparte venoit de frapper à Rivoli le coup déciſif: comme général & comme ſoldat, il avoit mis le comble à ſa gloire par l'exacte combinaiſon & la célérité de ſes marches, par la bonne diſpoſition de ſes réſerves, par la préciſion de ſes attaques & l'obſtination dans le combat, l'ordre rétabli ſans ceſſe dans cette armée entourée, dans des parties de ligne rompues & auſſitôt formées de nouveau: Berthier, dont les rares talens & le bouillant courage avoient tellement contribué à la conquête de l'Italie, que Buonaparte s'honora lui-même, en demandant pour lui une égale part de gloire & de reconnoiſſance; Berthier, Maſſena, Augereau, & tous ces illuſtres chefs, tous ces hommes à-la-fois grenadiers & généraux, ſe ſurpaſsèrent dans cette journée & celles qui la ſuivirent. Juſque-là l'armée avoit combattu avec intrépidité: c'eſt à Rivoli qu'elle apprit qu'il n'y avoit point de dangers ſupérieurs à ſon courage, point de ſituation déſeſpérée pour elle, & que le mouvement multipliant les forces, il n'y avoit point de bornes aux effets de l'ardeur, de l'enſemble & de la confiance. Ce jour-là l'armée d'Italie devint invincible.

Vous connoiſſez, & je ne vous dirai point quels furent le prix & les fruits de cette victoire & de la priſe de Mantoue. Le plus doux, ſans doute, fut de pouvoir accorder la paix au chef de l'Égliſe, confondre par cet acte plein de magnanimité, & digne de la nation françaiſe, toutes les calomnies contre ſon gouvernement, que depuis, en effet, on n'a oſé reproduire, arracher à l'anarchie ſon horrible & impie eſpérance, enfin laiſſer, pour la première fois, dans ces contrées la mémoire du nom français honorée & bénie.

Le cabinet de Vienne n'avoit pas prévu que le terrible vainqueur de Rivoli dédaigneroit de monter au Capitole; & pendant qu'il marchoit vers Capoue, l'empereur ſe hâtoit de réparer ſes pertes & de former, pour la troiſième fois, une armée d'Italie. Le prince dont les talens, le courage, l'activité avoient, même en échouant devant notre Xénophon, ranimé la confiance des troupes impériales, eſt appelé des bords du Rhin, où la belle défenſe de Kell l'avoit retenu trop long-temps pour la maturité des nouveaux projets de la cour de Vienne. Tout s'ébranle & ſe mêle dans

les armées ennemies ; des corps considérables quittent les bords du Rhin pour venir combattre dans les âpres montagnes du Tyrol; d'autres corps les remplacent, tandis que nos masses restent immobiles, homogènes, se réparent autant que le permettent nos ressources.

C'est ici que je dois rendre justice à la prévoyance du Directoire. A peine le système de guerre étoit-il changé sur le Rhin par la glorieuse retraite de Moreau, qu'un puissant renfort en est tiré pour être porté à l'armée d'Italie : ce ne sont point des corps, des détachemens morcelés ; ce sont des divisions entières qui marchent sous un général distingué par ses talens, le général Bernadotte, fières des lauriers qu'elles viennent de cueillir, & de la part qu'elles vont prendre à ceux d'Italie, au nom des deux armées de Sambre-&-Meuse, & de Rhin-&-Moselle. Cette marche est la plus longue qu'aucun corps d'armée ait jamais faite sur le continent dans la rigoureuse saison. Grace à l'infatigable zèle du général Kellermann, des obstacles jusqu'à nos jours réputés insurmontables ont été affranchis ; à force de travaux & de vigilance, il a, contre le climat & les élémens, maintenu libre le passage des Alpes ; les colonnes, l'artillerie & les bagages n'y ont éprouvé aucune perte, aucun accident, aucun retard. C'est à cette opération que nous devons l'avantage dont Buonaparte a si bien profité : elle est si extraordinaire que l'ennemi n'en a pu calculer le résultat.

Le Directoire fit coïncider avec ces combinaisons du meilleur emploi des forces la sage précaution de rappeler aux armées nos jeunes défenseurs ; & nous devons remarquer que cette rigoureuse & nécessaire disposition n'a pas été cette fois livrée à l'arbitraire, exécutée avec cette indécente fureur qui avilissoit presque, & rendoit odieux le devoir le plus saint, le principe unanimement consacré par toute la nation aux premiers jours de la révolution, mis en pratique par la formation de trois millions de gardes nationales, confirmé par les lois, & qui sera maintenu par l'amour de la liberté, par l'honneur, par la présence de tant de trophées, par la tradition des plus glorieux souvenirs. L'arrêté du Directoire respire l'humanité, la bonne foi & la confiance qui eussent dû éclater dans tous ses actes ;

auſſi a-t-il produit l'effet qu'on en attendoit. Les jeunes gens, après avoir pris quelque repos au ſein de leurs familles, & profité du délai qui leur étoit accordé, ont rejoint leurs drapeaux, & ſe ſont empreſſés de prendre part aux derniers triomphes de leurs frères d'armes.

D'un autre côté, le retour de la malheureuſe & impolitique expédition d'Irlande, ayant laiſſé au gouvernement la liberté de diſpoſer d'un général déja célèbre par ſes ſuccès, & par la pacification de la Vendée, dont le zèle, comme celui de ſes braves compagnons, venoit d'être mis à la terrible épreuve des plus inutiles dangers, il étoit juſte d'employer ſes talens ſur un plus vaſte théâtre.

Pendant que les ennemis ſe perſuadoient, par l'obſervation de notre poſition ſur la rive gauche du Rhin, & la connoiſſance tardive qu'ils avoient eue du renfort porté en Italie, que nous reſterions ſur la défenſive la plus abſolue, le général Moreau ne prenoit d'autre repos, après cette campagne & la brillante défenſe de Kell, que celui de viſiter les poſtes & quartiers occupés par l'armée de Sambre-&-Meuble, de préparer la nouvelle organiſation, de rétablir ſa cavalerie. A peine en eut-il remis le commandement au général Hoche, que celui-ci, ſecondé par ſon état-major & par le général d'artillerie Debelle, développa une activité égale à leur empreſſement de mettre l'armée en état d'agir offenſivement au-delà du Rhin.

Moreau, après avoir ſervi avec un dévouement civique, & le déſintéreſſement de la véritable gloire, les vues du gouvernement pour renforcer l'armée de Sambre-&-Meuſe, ne négligea rien pour que l'armée de Rhin-&-Moſelle, après avoir fourni de puiſſans ſecours, fût, à l'ouverture de la campagne, en état de ſoutenir l'éclat de ſa réputation, & réparât par ſa bonne organiſation ce qu'elle avoit perdu non de forces, mais de nombre.

Tels étoient, ſur le Rhin, les préparatifs dont on ne peut bien apprécier l'extrême difficulté qu'en les rapprochant de la première, que les cauſes générales & l'épuiſement d'un pays accablé par le ſéjour d'armées ſi nombreuſes, & ſi ſouvent dépourvues, avoient accrue au dernier degré. Entre toutes les obſervations abſolument neuves que préſentent la guerre

actuelle, celle de l'entretien & de la ſubſiſtance de ſi grandes armées dans les mêmes contrées pendant pluſieurs campagnes n'eſt pas le moindre phénomène, le moindre embarras de ceux qui dirigent l'enſemble des opérations; & nous ſerions injuſtes ſi nous ne faiſions pas honneur à notre ancien collègue, le miniſtre de la guerre, de ſa prévoyance, de ſes efforts heureux pour applanir tant de difficultés, & rendre exécutables des projets qu'à cauſe même de ces difficultés on pourroit croire impoſſibles.

Mais déja Buonaparte profitant habilement de l'ébranlement des forces impériales, du trouble que ſes dernières victoires y avoient porté, & de l'irréſolution qui ſe manifeſtoit par le changement des généraux, & les contre-marches, arrivoit ſur la Piave, pendant qu'on le croyoit devant Rome, forçoit le paſſage de Tayamento, & manœuvroit brillamment devant l'Archiduc à peine arrivé avec de bonnes troupes ſans doute, mais ſans aucun enſemble, ſans aucun deſſein arrêté, & forcé de plier devant les diſpoſitions ſavantes de ſon rival, & l'impétuoſité françaiſe. A quel miracle voulez-vous arrêter vos regards? Répéterai-je les préparatifs de l'eſcalade de Gradiſca, & la reddition de cette forteresſe, ou le combat héroïque de Tarvis, ou l'invaſion du Tyrol?

Des dangers ſi preſſans; la grande barrière, qu'aucun peuple moderne n'avoit franchie, emportée comme d'aſſaut; le baſſin du Danube; le cœur des Etats héréditaires; les murs de Vienne découverts aux yeux & aux armes des Français, forçoient l'empereur à rappeller précipitamment le reſte de ſes forces des bords du Rhin, & des boulevards de l'empire pour couvrir ſes propres paſſions; il devoit preſque regretter les ſuccès du prince Charles, qui, pour de vains avantages, avoit écarté les forces qu'on auroit voulu dans ce moment concentrer.

C'eſt aux généraux Hoche & Moreau, & à leurs braves armées, qu'eſt confié le ſoin de retenir & de combattre les armées qu'on ne peut plus ni rappeler ni ſoutenir, mais qui derrière des places, des fleuves, dans des poſitions formidables, bravent l'ardeur de nos guerriers du Rhin, ſtimulés par les ſuccès de leurs frères, impatiens, indignés de n'avoir aucune part aux derniers lauriers, & de n'avoir

pas concouru de leurs derniers efforts à cette paix qu'ils ont tant desirée, & qui va se conclure si loin d'eux, au but qu'ils ont presque touché pendant la campagne précédente

Ce sont ces derniers efforts couronnés par la victoire, que nous célébrons aujourd'hui. La campagne se prolongeroit elle, les armées de Sambre-&-Meuse & de Rhin-&-Moselle ont, dès leurs premiers pas, ouvert la plus brillante carrière : la paix, qui seule en a la puissance, vient-elle arrêter leur course, elles n'ont point à regretter les occasions d'égaler leur émule; rien ne pourroit surpasser la gloire de la bataille de Dierdoff, le passage du Rhin sous Strasbourg, & la reprise de Kell.

Les détails de ces actions vous ont été transmis; mais il règne dans les relations des deux généraux, une si noble simplicité, une si véritable modestie, qu'ils semblent n'être que les témoins de leurs propres exploits, & ne rendre compte que d'une marche d'armée, ou d'une grande manœuvre.

Et cependant Hoche & Moreau, également bien secondés par d'habiles & intrépides officiers, & suivis avec la confiance & l'enthousiasme de la valeur par des soldats dignes d'eux, viennent d'entreprendre & d'exécuter l'un & l'autre, des choses dont on chercheroit vainement des exemples.

Hoche, après avoir passé le Rhin à Neuwied combine ses mouvemens avec ceux de sa gauche, de manière à reculer toutes les forces de l'ennemi dans la position retranchée où il ne craint point de l'attaquer à découvert, & pour achever le déploiement régulier de ses forces, il engage le combat d'artillerie le plus inégal & le plus audacieux qu'on ait osé concevoir.

Le général de Belle approche jusqu'à cent pas des redoutes fraisées, palissadées & garnies de canons, trente pièces d'artillerie légère; reçoit sans s'ébranler un terrible feu à mitraille, & tire si vivement & si juste qu'il démonte les pièces des ennemis, brise les palissades, ouvre les redoutes à nos grenadiers & même à notre cavalerie.

A Strasbourg, Moreau ose, avec les plus foibles moyens, avec vingt-six bateaux, tenter en plein jour le passage du fleuve. Tous les combats fabuleux, tout ce que l'imagina-

tion peut ajouter à l'affreuſe réalité, ſe retrouve ici ; on lutte corps à corps; c'eſt de vive force qu'on atteint le rivage, & qu'on y gagne du terrein pied à pied; les braves généraux qui conduiſent les colonnes, Duhem & Deſſaigne, ſont bleſſés; celui-ci qui défendit Khell ſi glorieuſement & pendant ſi long-temps, vouloit y rentrer par les mêmes barrières qu'il fut forcé d'abandonner à l'ennemi.

Et il ſe déſeſpère de ce que, dit-il, la fortune ai trahi ſon courage.

Quels ſoldats, quels généraux méritent jamais plus de reconnoiſſance, & quelles récompenſes devons-nous leur préparer ! Ceux de mes collègues qui m'ont précédé à cette tribune, ont aſſez indiqué celle que nos frères victorieux ambitionnent le plus. Trouver dans leurs foyers la paix qu'ils ont conquiſe, voir la République affermie par notre union & nos vertus au-dedans, comme elle l'a été au-dehors par leur accord & leur vaillance.

Mais ne laiſſons pas échapper cette occaſion de dire à nos braves armées, que dès cet inſtant, l'exiſtence la plus ſolide à déterminer pour l'enſemble de la force publique en activité, & le ſort de chacun des individus ſeront l'objet de nos conſtantes ſollicitudes : cette partie intéreſſante de la légiſlation devra occuper principalement les deux Conſeils pendant la prochaine ſeſſion ; nous ſaurons faire accorder avec la ſévère économie indiſpenſable pour faire refleurir toutes les branches de la proſpérité publique, ce que l'honneur autant que la juſtice & la reconnoiſſance exigent de nous pour acquitter la dette ſacrée de la patrie. Nous ne laiſſerons pas un ſeul inſtant flotter incertaines les deſtinées de tant de braves officiers & ſoldats ; & quoiqu'il puiſſe paroître préſomptueux de dire que le mot de réforme ne ſera pas prononcé, quand l'état des dépenſes ordinaires nous oblige à des réductions ſi conſidérables, il eſt cependant des moyens de conſerver en activité de ſervice tous les individus que leurs forces encore entières & leur goût pour la profeſſion des armes retiendront dans ces corps illuſtrés, dans ces familles militaires dont il importe à la majeſté du peuple français, autant qu'à ſa puiſſance, de conſerver les titres glorieux.

Mais en me livrant à ces idées précoces ſur la formation des armées républicaines en temps de paix, j'oublie que l'indulgence avec laquelle vous m'avez permis de répéter la commémoration de nos dernières victoires, déja ſi éloquemment préſentées par les préopinans, eſt d'une inſigne faveur; j'en abuſerois ſi, même pour vous offrir des conſidérations utiles, je retardois plus long-temps votre injuſte impatience d'approuver la réſolution qui déclare que les armées d'Italie, de Sambre-&-Meuſe & de Rhin-&-Moſelle ont bien mérité de la patrie & de l'humanité.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an 5.